Aux limites de la métaphysique : parties, indivisibles et contact chez Suárez

Jean-Pascal Anfray

AUX LIMITES DE LA MÉTAPHYSIQUE : PARTIES, CONTACT ET INDIVISIBLES CHEZ SUÁREZ

JEAN-PASCAL ANFRAY

ABSTRACT. This paper explores Suárez's account of contact in continuous bodies. It analyses his dualist doctrine, which recognizes both divisible parts and indivisibles as components of continuous quantities and shows that there is mutual dependency among parts and indivisibles. I defend the claim that boundaries are things (*res*) and not modes and that this status as thing is consistent with their being ontologically dependent on parts. Finally, I examine two problems that threaten the consistency of Suárez's account: how to account for the contact in qualitative continua and how to explain the relation between an indivisible boundary and the part bounded by it.

KEYWORDS: Boundaries; Parts; Indivisibles; Continuous Quantity; Suárez; Jesuit Metaphysics

L'océan est en contact avec l'air de l'atmosphère à sa surface. L'équateur est la limite dans laquelle les deux hémisphères de la Terre s'unissent. La surface de l'eau ou l'équateur sont des limites ou des frontières. Quelle est la réalité et la fonction de ce concept de limite ? Selon le philosophe américain Roderick Chisholm, la réalité des limites est nécessaire afin de rendre compte de la continuité physique ainsi que du contact entre objets matériels[1]. Sans être à proprement parler des parties des touts que sont l'eau ou la Terre ni de l'eau ni de la Terre, ces limites n'en sont pas moins des constituants de ces objets, mais des constituants d'un genre particulier en ce qu'elles sont des entités dépendantes. Chisholm développe ses analyses du concept de limite dans le sillage de Brentano et, à travers celui-ci, dans celui de Suárez.

Dans ses *Disputationes metaphysicae*, ce dernier consacre à la question de la composition du continu la section 5 de la dispute XL. Cette question ne l'intéresse pas en mathématicien, mais en métaphysicien, dans la mesure où, comme Chisholm, il analyse les espèces du continu physique, de la quantité continue, comprise comme un *corpus quantitativum* (DM XL.2.1)[2]. Suárez y défend une doctrine dualiste, d'après laquelle le continu physique est constitué de deux composants distincts et irréductibles des parties divisibles à l'infini d'une part et des indivisibles de l'autre. D'après sa théorie, les parties et les indivisibles dépendent mutuellement les uns des autres. Ceci conduit naturellement à s'interroger sur la nature de cette double dépendance et sur le statut ontologique en particulier des indivisibles. Suárez les conçoit comme des choses qui sont cependant des entités dépendantes

C'est la possibilité d'un véritable contact physique qui l'amène à reconnaître l'existence d'indivisibles en plus des parties. Or ceci soulève deux difficultés. Tout d'abord Suárez admet qu'il peut arriver qu'une quantité soit limitée sans posséder de limites propres, ce qui revient à admettre l'existence d'objets partiellement ouverts. Il y a là une menace d'incohérence, puisqu'il justifie l'existence des indivisibles par la nécessité que le contact ait lieu entre des objets clos. Une seconde difficulté concerne la relation d'un indivisible avec la partie qu'il limite. Celle-ci ne peut consister dans un contact proprement dit. Pourtant, l'indivisible doit être intrinsèquement uni aux parties du continu sans quoi, là encore, il faudrait admettre l'existence

---

jean-pascal.anfray@ens.psl.eu; Département de philosophie, École Normale Supérieure PSL / Centre Mathesis, République des Savoirs (UA 3608).

[1] Voir en particulier R. M. Chisholm, *Boundaries as Dependent Particulars*, « Philosophische Studien », XX, 1983, pp. 87-95.

[2] Francisco Suárez, *Disputationes metaphysicae*, 2 vols., Salamanque, 1597 ; repris dans *Opera omnia*, éd. M. André et C. Berton, 28 vols. Paris, L. Vivès, 1856–1878, vols. 25-26 (= DM, cité par dispute, section et numéro).

d'objets ouverts. Nous présenterons dans cette étude les principaux éléments de la conception suarézienne du continu et des indivisibles avant de montrer que sa doctrine contient des éléments de réponse à ces deux problèmes.

QUELQUES DISTINCTIONS PRELIMINAIRES

La quantité continue est, avec la quantité discrète, l'une des deux espèces de la quantité qui est un accident de la substance matérielle, plus exactement un accident qui a pour sujet immédiat la matière. Selon sa définition nominale, un quantum désigne une entité divisible en parties elles-mêmes quantifiées (DM XL.1.2 ; XL.1.7). La quantité continue suppose la divisibilité à l'infini du quantum, mais la divisibilité à l'infini ne suffit pas pour obtenir la continuité. Celle-ci suppose en outre une relation topologique de contact entre ses parties. Comme Aristote dont il reprend les définitions, Suárez, distingue deux sortes de contact : la continuité et la contiguïté. Deux choses sont continues « si leurs extrémités sont unes » et contiguës « celles dont les extrémités sont ensemble »[3]. Le continu est ainsi une espèce du contigu, c'est-à-dire qu'il s'agit du cas particulier où les extrémités sont ensemble en ce sens qu'il n'y a qu'une seule[4]. Suárez s'appuie sur cette distinction et ces définitions : deux grandeurs sont continues si et seulement si elles partagent une limite commune (*copulantur termino communi*), tandis qu'elles sont contiguës si leurs extrémités sont ensemble (*simul*) (DM XL.5.10). Ainsi les grandeurs contiguës sont celles dont les limites, quoique distinctes, se chevauchent ou sont co-localisées.

Fondamentalement, le contact et ses espèces, continuité et contiguïté, est pensé en termes de limites indivisibles. Les limites d'un quantum donné sont un indivisible relativement à la dimension de cette grandeur. Ainsi la limite d'un corps (tridimensionnel) est une surface (bidimensionnelle), la limite d'une surface est une ligne et celle d'une ligne, un point[5]. Suárez distingue deux sortes d'indivisibles, selon qu'ils sont à l'intérieur d'une grandeur donnée ou à ses extrémités. Une surface située à l'extrémité d'un corps (par exemple, une face d'un cube) est une surface limitative (*terminativa*). Mais le disque dans lequel se rencontre les deux hémisphères d'une sphère continue est une surface continuative (*continuativa*). Deux grandeurs distinctes sont ainsi en contact parce que leurs indivisibles terminatifs ou limitatifs sont co-localisés. Deux grandeurs sont continues lorsqu'elles sont unies par un indivisible continuatif. Les indivisibles continuatifs sont ainsi entièrement à l'intérieur d'un quantum alors que les indivisibles alors que les indivisibles limitatifs marquent la limite avec l'extérieur de ce quantum.

La distinction de deux formes de contact est métaphysiquement importante pour Suárez dans la mesure où les objets continus, comme de l'eau ou de la chair, diffèrent de ceux dont les parties sont simplement contiguës. Les premières en effet ont nécessairement une unité par soi et sont à ce titre des êtres véritables. Les seconds au contraire ont une unité *per colligationem* qui est accidentelle, sauf lorsque ces parties manifestent un rapport téléologique qui les rend aptes à recevoir une forme substantielle, comme les parties hétérogènes que sont la chair et le sang, dans un animal à la différence d'un tas de pierres[6].

---

[3] *Cf.* ARISTOTE, *Physique* VI, 1, 231a21-22 ; *Physique* V, 3.

[4] *Cf.* ARISTOTE, *Physique* V, 3, 227a10-13 ; *Catégories* 6, 4b-5a. Sur la conception de la continuité chez Suárez, voir J. SECADA, *Suárez on Continuous Quantity*, in *The Philosophy of Francisco Suárez*, éd. B. Hill et H. Lagerlund, New York-Oxford, Oxford University Press, 2012, pp.75-86.

[5] Le point n'est pas une espèce de la quantité, car il est seulement une limite et n'est une grandeur selon aucune dimension ; voir DM XL.6.1.

[6] Sur le premier point (l'unité nécessairement *per se* des continus), voir DM IV.3.9 : « [unitas ex partibus integrantibus] haec etiam non tollit unitatem per se, quando est per veram et naturalem continuationem. Sic enim quantitas continua est in suo genere proprie ac per se una ». Sur le second point, voir DM IV.3.11 : « Unde ad hoc satis est quod partes illae habeant naturaliter aliquam coniunctionem et copulationem, quaecumque illa sit; nam

D'après Suárez les indivisibles sont réels et sont, avec les parties divisibles, des composants du continu. Il s'oppose aux partisans du divisibilsme, qui admettent l'existence réelle de parties étendues et divisibles et réduisent les indivisibles à des constructions conceptuelles ou linguistiques. Le divisibilisme, défendu au sein de la tradition nominaliste, est la cible des principales critiques de Suárez.

À l'inverse du divisibilisme, l'indivisibilisme consiste à soutenir que le continu contient uniquement des indivisibles. Les indivisibilistes médiévaux se divisent en deux groupes : d'un côté ceux qui admettent un nombre fini d'indivisibles dans le continu, tels Gauthier Chatton ou Gérard d'Odon ; de l'autre, certains soutiennent qu'une grandeur continue est composée d'une infinité d'indivisibles dont Henri de Harclay est le principal représentant. La première position est incompatible avec la divisibilité à l'infini qui est l'une des caractéristiques du continu[7]. Cela explique pourquoi Suárez ne la considère tout simplement pas. Contre la seconde position, d'après laquelle le continu est composé à partir d'une infinité d'indivisibles, il se contente de reprendre un argument tiré d'Aristote. Étant donné la définition du contact, le contact entre plusieurs indivisibles implique leur co-localisation complète et il est impossible d'obtenir une extension à partir d'un nombre quelconque d'indivisibles[8].

L'essentiel de l'argumentation de la section 5 est ainsi consacré à la réfutation de la position divisibiliste. Le premier argument est tiré d'un cas imaginaire devenu un véritable lieu commun des débats sur les indivisibles, celui du contact d'une sphère parfaite avec un plan parfaitement uniforme :

> Si donc une sphère touchait un plan dans une certaine extension, elle aurait nécessairement en elle aussi une extension plane et ainsi elle ne serait pas parfaitement sphérique, d'une part parce qu'être plan et être sphérique incluent une contradiction dans les figures ; d'autre part parce que dans cette extension plane les parties extrêmes seront plus distantes du centre de la sphère que les parties intermédiaires, ce qui répugne à une figure parfaitement sphérique[9].

L'argument contient deux étapes. D'abord, d'un point de vue mathématique, il le contact entre une sphère et un plan ne peut avoir lieu qu'en un point, car la surface de la sphère est parfaitement curviligne et tous les points de sa surface sont équidistants de son centre. Cela exclut que la sphère puisse toucher le plan en une partie divisible car certaines parties du cercle

---

illa sufficit ut omnes possint eadem forma informari, et convenire ad constituendum cum illa unum ens, habens unum esse simpliciter ». Enfin, les êtres comportant une pluralité de parties sans une union physique ni un ordre sont de purs êtres par agrégation (*ens omnino per aggregationem*) : voir DM IV.3.14.

7 ARISTOTE, *Physique* VI, 1, 231b12-15.

8 DM XL.5.35 : « cum indivisibilia quatenus talia sunt, si sint immediata, se tangant secundum se tota, et omnino sint in eodem spatio indivisibili, ex solis illis non excresceret magnitudinis extensio » ; *cf.* ARISTOTE, *Physique* VI, 1, 231b-1-4.Henri de Harclay répondait à cette objection que le contact entre indivisible aurait lieu *secundum diversos situs* et une étendue pourrait ainsi résulter du contact d'une pluralité d'indivisibles ; voir GUILLAUME D'ALNWICK, *Determinationes* II, fol. 12r : « quando autem additur [indivisibile] ei [i.e. indivisibili alio] secundum situm distinctum, tunc potest facere magis extensive », cité dans ADAM DE WODEHAM, *Tractatus de indivisibilibus. A Critical Edition with Introduction, Translation, and Textual Notes*, éd. R. Wood, Dordrecht, Kluwer, 1988, p. 279, n. 21 ; *cf.* J. MURDOCH, *Infinity and Continuity*, in *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, éd. N. Kretzmann, J. Pinborg *et al.*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, pp.564-591, à la p. 577.

9 DM XL.5.11 : « si ergo globus in aliqua extensione tangeret planum, necessario in se haberet planam etiam extensionem, et ita non esset perfecte sphaericus, tum quia planum et sphaericum includunt repugnantiam in figuris; tum etiam quia in illa extensione plana extremae partes magis distabunt a centro globi quam mediae, quod repugnat figurae perfecte sphaericae ». La source de ce cas imaginaire se trouve chez Aristote qui évoque le contact d'une sphère de bronze avec une ligne droite en un point ; *De anima* I, 1, 403a12-15. Aristote examine la nature de la droite qui n'a pas une existence séparée, mais suppose un corps. Chez les scolastiques médiévaux, l'argument est avancé par les partisans des indivisibles : Burley, Harclay ou Chatton. Il est discuté notamment par OCKHAM, *Expositio Physicorum*, VI, c. 14, § 4, textus 89, OPh V, 453.

ne seraient pas équidistantes du centre[10]. Deuxièmement, ce contact ponctuel est réel et non une simple abstraction mathématique. La réalité du contact est établie *a posteriori* dès lors que l'on admet des relations causales entre le plan et la sphère. Ainsi le plan agit sur la sphère en la retenant ou si la sphère agit sur le plan en l'emportant avec elle par son poids.

Les divisibilistes médiévaux avaient développé tout un ensemble de réponses mobilisant des considérations métaphysiques et sémantiques afin de rendre compte du contact sans postuler d'indivisibles. Suárez rejette la solution radicale consistant à nier le contact au sens strict. Telle semble avoir été la thèse défendue par Ockham dans l'hypothèse où le contact est défini conformément à la conception indivisibiliste[11]. Toutefois Ockham soutient également qu'en un sens il est possible d'affirmer que la sphère et le plan sont en contact à condition de réviser la signification du terme « contact ». Deux grandeurs sont immédiates ou en contact en ce sens si, tout en étant chacune divisible en parties plus petites, il n'y a pas de place pour une grandeur de même dimension entre elles. On doit à Adam Wodeham un développement de la conception d'Ockham. D'après celui-ci, la sphère et le plan se touchent selon une infinité de parties divisibles, cependant elles se touchent à la manière d'un indivisible (*indivisibiliter in modo tangendi*)[12].

Lorsqu'il évoque les *alii* qui admettent que « deux corps se touchent dans une partie indéterminée, ce qu'ils appellent toucher indivisiblement une chose divisible », c'est une thèse semblable à celle de Wodeham que vise Suárez. Le principal argument à l'encontre cette interprétation divisibiliste du contact avancé par Suárez consiste à insister sur la réalité du contact :

> En effet un contact réel se fait dans une entité qui est véritablement et formellement dans les choses, car le contact lui-même est réel et se produit proprement et formellement dans la réalité. Donc il se produit dans une entité véritable qui existe formellement dans la réalité. Or il se produit dans une chose indivisible. Donc il y a formellement dans la réalité elle-même une telle entité indivisible[13].

Cet argument est renforcé par le fait qu'il est possible indiquant que ce contact d'associer ce contact à des effets réels, comme par exemple la trace de couleur que tracerait une sphère imprégnée d'encre sur une surface plane[14].

Suárez envisage une objection dans le cas du contact entre les parties intérieures d'un corps : le contact est réel certes, mais il a lieu dans une entité qui n'existe qu'en puissance parce qu'elle n'existe pas réellement, mais seulement par une désignation de l'esprit. Cette objection provient de Fonseca. Ce dernier n'admet comme indivisibles que les surfaces extérieures des corps, à l'exclusion des lignes et des points, mais aussi des surfaces intérieures[15]. Dans la

---

[10] Un argument analogue établit l'existence d'une ligne par le contact d'un cylindre avec un plan (XL.5.12) ; ou encore par mouvement d'une sphère sur un plan (XL.5.20).

[11] GUILLAUME D'OCKHAM, *Quodlibeta septem*, I, q. 9, in *Opera theologica* IX, éd. J. C. Wey, pp. 58-59, et J. ZUPKO *Nominalism meets Indivisibilism*, « Medieval Philosophy and Theology », III, 1993, pp.158-185, aux pp. 168-169.

[12] Voir ADAM DE WODEHAM, *Tractatus de indivibilibus*, éd. R. Wood, p. 154 : « Licet enim divisibiliter divisibilitate tangentis, quia infinitis distinctis partibus tangat illum, tamen indivisibiliter in modo tangendi. Quia […] nulla pars exterior sphaerica secundum se et quodlibet sui tangit planum, nec aliqua pars plani secundum se et quodlibet sui tangit sphaericum, nec tangitur ab eodem, licet infinitae partes sint quarum quaelibet secundum modum tangendi indivisibiliter pertingat ad ipsum, eo modo quo alias in simili declaratum est ». Voir J. ZUPKO *Nominalism meets Indivisibilism*, p. 175 et D. ZIMMERMAN, *Indivisible parts and extended objects: Some philosophical episodes from topology's prehistory*, « The Monist », LXXIX, 1993, pp.148-180, p.161.

[13] DM XL.5.19 : « nam realis contactus in aliqua entitate fit quae vere ac formaliter sit in rebus, nam ipse contactus realis est et proprie ac formaliter fit a parte rei; ergo fit in vera entitate quae formaliter in re sit; et tamen fit in re indivisibili; ergo est in ipsa re formaliter talis entitas indivisibilis ».

[14] DM XL.5.20. Suárez donne un autre exemple (*ibid.*) : une sphère tombant sur une surface ne pourrait pas la briser à défaut d'un point de contact réel.

[15] PEDRO DA FONSECA, *In libros Metaphysicorum. Aristotelis Stagiritae tomus secundus*, lib. V, cap. 13, q. 6, sec. 4, Francfort, 1599, p. 682 : « Nulla indivisibilia dantur actu in media magnitudinibus, etiam si quis ea omnia factas

mesure où le continu est divisible en puissance et indivisé en acte, les parties dans lesquelles il est divisible existent seulement en puissance, ou encore sont des parties potentielles. Ces parties potentielles correspondent à une simple « désignation de l'esprit » qui ne correspond pas à une entité actuelle [16]. Contre cette conception, Suárez soutient que les parties ne sont pas en puissance au sens où elles existeraient en puissance, c'est-à-dire comme des parties potentielles : « Ainsi, lorsque ces indivisibles sont dits être en puissance dans le continu, je ne crois pas qu'il faille entendre cette expression « en puissance » comme excluant l'existence réelle, mais comme excluant une division réelle » (DM XL.5.34). Les parties existent réellement, mais étant actuellement unies entre elles, elles n'ont une existence séparée qu'en puissance. Dès lors la continuité requiert l'unification de ces parties distinctes par un indivisible continuatif.

Un deuxième argument en faveur des indivisibles concerne la continuité à l'intérieur d'un corps. En l'absence d'indivisible, la continuité supposerait la superposition des parties et donc une diminution de leur extension[17]. Ce raisonnement implique une impossibilité, dans la mesure où deux parties de quantité ne peuvent précisément jamais se chevaucher. La nature essentielle de la quantité consiste en effet dans l'impénétrabilité, qui en est l'effet formel. C'est par la quantité qu'une entité méréologiquement complexe acquiert une structure *partes extra partes* telle que deux parties ne peuvent être co-localisées[18]. Or le contact requiert la co-localisation des extrémités d'un quantum. Par conséquent, deux parties de quantité ne peuvent être en contact que dans des indivisibles.

Un troisième argument contre le divisibilisme et en faveur des indivisibles intérieurs repose sur les phénomènes de variation qualitative continue :

> [S]i nous supposons que le milieu n'est pas continu, mais contigu, comme l'air et l'eau, il faut nécessairement avouer que, dans la surface ultime de l'air et dans la dernière ultime de l'eau qui lui est contiguë, il y a un degré déterminé de lumière parce que, dans un sujet déterminé et à une distance intrinsèquement déterminée, il ne peut pas ne pas y avoir un effet déterminé. Donc, par un raisonnement semblable, même si l'air était continu, selon cette même distance que nous pouvons désigner par l'esprit, il y aurait le même degré déterminé de lumière. Donc il y aurait ici un sujet capable de ce degré-ci, ce qui ne peut être qu'une surface, car autrement l'action ne serait pas uniformément difforme[19].

---

meras negationes ulteriores extensionis aut puross essendi modos. […] cum partes magnitudinis non sint actu distinctae inter se, sed potentia, nulla earum datur, quae versus aliam habeat actualem negationem ulterioris extensionis, aut versus aliam actu finita sit et terminata : sed sola designatio mentis, aut similis id facere potest ». Les limites intérieures sont en ce sens des objets virtuels, équivalant aux *fiat boundaries* ; voir R. CASATI ET A. VARZI, *Parts and Places. The Structure of Spatial Representation*, Cambridge Mass.– London, MIT Press, 1999, p. 91.

[16] Sur la distinction entre parties actuelle et potentielles voir T. HOLDEN, *The Architecture of Matter. Galileo to Kant*, New York–Oxford, Oxford University Press, 2004, *passim* et R. PASNAU, *Metaphysical Themes. 1274-1671*, Oxford, Clarendon, 2011, pp. 606-629.

[17] DM XL.5.25 : « partes illae divisibiles sunt in infinitum; non uniuntur autem per se et immediate in aliquo divisibili, alias diminueretur quantitas vel extensio ratione solius continuationis, quia pars divisibilis quasi penetraretur cum parte divisibili, quia, ut supra dicebamus agentes de materia et forma, non possunt duae res per sese et immediate inter se uniri, nisi sint intime praesentes et quasi penetratae in eodem spatio. Haec autem unio quae est per continuationem, ita fit ut partes quae uniuntur, secundum omne id quod est divisibile in ipsis, extra se maneant et in diversis partibus spatii; ergo oportet ut uniantur interventu alicuius rei indivisibilis quae propter suam inextensionem tota possit intime coniungi utrique parti, et ita illas unire ».

[18] Selon Suárez, la quantité consiste dans la *molis corporea* est ce par quoi les corps quantifiés ont une disposition à avoir une extension spatiale (extension « aptitudinale ») et sont impénétrables. L'impénétrabilité constitue la raison formelle de la quantité (i) parce qu'elle implique seulement une disposition à l'extension et (ii) parce qu'une chose peut être actuellement étendue sans être quantifiée. Voir sur tout ceci DM XL.2.21-22 ; XL.4.13-15 ainsi que PASNAU *Metaphysical Themes*, pp. 312-314 et T. SCHMALTZ, *The Metaphysics of the Material World*, New York–Oxford, Oxford University Press, 2020, pp. 72-80.

[19] DM XL.5.26 : « si supponamus medium non esse continuum, sed contiguum, ut aerem et aquam, necessario fatendum est in ultima superficie aeris et in superficie aquae illi contigua esse aliquem determinatum gradum luminis, quia in subiecto determinato et in distantia intrinsece determinata non potest non esse determinatus

Dans un changement qualitatif continu (« uniformément difforme ») comme par exemple une variation de l'intensité lumineuse dans un milieu translucide, aucune partie divisible ne peut instancier une qualité à un même degré déterminé. Mais s'il n'y a que des parties divisibles, alors aucun degré déterminé d'une qualité ne peut être instancié. Par conséquent il faut nécessairement admettre des indivisibles à l'intérieur des corps qui instancient chacun des degrés déterminés de cette variation continue.

Le dualisme suarezien

Une fois écartées les positions divisibilistes et strictement indivisibilistes, Suárez parvient ainsi à une théorie dualiste de la composition de la quantité continue[20], qu'il expose en détail dans ce passage :

> [L]a quantité continue] n'est pas composée d'eux seuls, parce que, d'après la thèse que nous suivons, il ne faut pas nier que ces indivisibles n'entrent intrinsèquement dans la continuation d'une quantité continue. Car son entité entière ne surgit pas des seules parties ni des seuls indivisibles, mais de tous ensemble. Car puisqu'il y a deux choses dans sa nature, à savoir qu'elle est étendue et qu'elle est continue, elle tient le premier de ses parties, le second de ses indivisibles. Et ainsi, si un point par exemple est comparé à une ligne continue limitée et finie, il est enfermé en elle et il en est de même proportionnellement des autres indivisibles, quoique si l'on compare précisément un point continuatif ou limitatif aux parties qu'il continue ou limite, ou bien un point à un autre, alors aucun des deux n'inclut l'autre. C'est donc pour cette raison que j'ai dit dans mon assertion qu'ils sont réellement distincts d'une certaine façon. Car si on les considère comme un composant et un composé, alors ils sont distincts comme l'incluant et l'inclus, ou bien à la façon d'une partie et d'un tout. Mais s'ils sont comparés précisément, alors ils sont réellement distincts comme deux parties ou deux composants. Car, bien que les points ne soient pas des parties, ils sont cependant des composants comme on l'a dit[21].

Un continu quelconque, et en premier lieu la quantité continue comporte deux sortes d'ingrédients ou composants (*componentia*) : les parties dans lesquels il est divisible et les indivisibles selon la ou les dimensions dans lesquelles il est divisible. Ainsi un corps tridimensionnel est composé d'un côté de parties qui sont des volumes tridimensionnels, de l'autre d'indivisibles (surfaces, lignes et points) tandis qu'une ligne a pour composants les parties qui sont ses segments et des points. Les indivisibles ne sont donc pas à proprement parler des parties du continu, parce qu'une partie, au sens strict d'une partie quantifiée (*pars quanta*), est un composant pourvu d'une extension dans la même dimension que le tout dont elle est partie (DM XL.2.10 ; XL.3.10). Ces deux sortes de composants se voient attribuer des rôles distincts : un continu doit son extension aux parties et sa continuité aux indivisibles. Ces deux rôles sont à première vue irréductibles comme l'ont établi les arguments contre les indivisibilistes et les divisibilistes. La fin du texte vient cependant compliquer le rapport entre

---

effectus; ergo, pari ratione etiamsi aer esset continuus in illamet distantia, quam possumus mente designare, esset idem determinatus gradus luminis; ergo esset ibi subiectum capax illius, quod non potest esse nisi superficies; alioqui actio non esset uniformiter difformis ».

[20] Dean Zimmerman appelle « indivisibilisme modéré » la théorie de Suárez – et celle de Brentano. Voir ZIMMERMAN, *Indivisible Parts and Extended Objects*, p. 158.

[21] DM XL.5.35 : « Dixi autem non componi ex illis solis, quia, supposita sententia quam sequimur, non est negandum quin haec indivisibilia intrinsece ingrediantur constitutionem quantitatis continuae ; nam integra entitas eius nec ex solis partibus, nec ex solis indivisibilibus consurgit, sed ex omnibus simul. Cum enim duo sint de ratione eius, scilicet, et quod sit extensa et quod sit continua, illud habet ex suis partibus, hoc ex indivisibilibus. Et ideo si punctum, verbi gratia, comparetur ad lineam continuam terminatam ac finitam, in illa concluditur, et idem est proportionaliter de reliquis, quamvis si praecise conferatur punctum continuans aut terminans cum partibus quas continuat vel terminat, aut unum punctum cum alio sic neutrum alterum includit. Propter hanc ergo causam dixi in assertione haec distingui realiter aliquo modo; nam si considerentur ut componens et compositum, sic distinguuntur tamquam includens et inclusum, aut ad modum partis et totius; si vero comparentur praecise, sic realiter condistinguuntur ut duae partes, vel duo componentia; nam, licet puncta non sint partes, sunt tamen aliquo modo componentia, ut dictum est ».

les deux composants dans la mesure où ils entrent également dans une relation de composition entre eux. Soit une ligne *AC* et un point *B* qui la coupe en deux parties. Le point *B* n'est pas seulement ce par quoi deux parties d'une ligne *AB* et *BC* sont continues, il est aussi l'un des composants de la ligne *AB* ainsi que de la ligne *AC*. C'est pourquoi Suárez distingue deux manières de concevoir les indivisibles : (i) ou bien en tant qu'ils sont des composants des parties, (ii) ou bien *praecise*, c'est-à-dire considérés en eux-mêmes, par distinction avec les parties. Dans le premier cas, les indivisibles sont à l'intérieur (*intra*) d'une partie divisible. Dans le second cas, ils sont distincts des parties et par conséquent en dehors d'elles. D'un point de vue topologique, il faudrait dire qu'ils ne sont pas une partie de la région intérieure d'une partie, mais qu'ils sont compris dans la clôture de cette région.

Bien que Suárez assigne à deux entités les rôles distincts d'assurer l'extension et la continuité, ces deux rôles ne sont en fait pas complètement séparables. L'extension des parties ne peut en effet subsister sans les indivisibles continuatifs. Parmi les raisons invoquées, Suárez avance l'argument suivant (DM XL.5.45). La divisibilité essentielle aux parties présuppose la continuité. Or sans indivisibles, il n'y a pas de continuité. Donc l'extension des parties présuppose l'existence d'indivisibles continuatifs : « il est impossible qu'une partie d'une ligne subsiste si les points ne subsistent pas » (DM XL.5.47). Cette relation peut être caractérisée comme une dépendance « rigide », dans la mesure où l'existence d'une partie déterminée suppose l'existence de tels indivisibles plutôt que de tels autres[22].

La nature de cette relation de dépendance diffère selon les indivisibles considérés. Une partie dépend rigidement des indivisibles continuatifs (les indivisibles à l'intérieur de la partie). La situation est différente avec les indivisibles limitatifs. Une partie ne peut subsister sans tel ou tel indivisible terminatif déterminé. Ainsi, si l'on imagine une séparation de la ligne *ABC* en deux lignes, l'indivisible continuatif qui unifiait les deux parties *AB* et *BC* de la ligne cesse d'exister. En lieu et place, ces deux parties sont limitées par deux nouveaux indivisibles *B'* et *B''* qui délimitent ainsi les lignes *AB'* et *B''C*.

À l'inverse, les indivisibles ne semblent pas dépendre des parties. Suárez admet en effet la possibilité dans l'absolu qu'une surface soit conservée sans un corps ou bien un point sans une ligne (DM XL.5.46). Toutefois, Suárez corrige ce point un peu plus loin. Si l'on considère en effet la collection entière des points, il est impossible d'après Suárez qu'elle subsiste seule sans les parties de la ligne, car la destruction de l'ensemble des parties implique la destruction de l'ensemble des composants que sont les points. Certes, Suárez pose une distinction entre ce qui vaut pour n'importe quel indivisible de ce qui s'applique à leur collection entière[23]. Néanmoins, la dépendance s'applique également à n'importe quel indivisible. Ainsi, un point peut subsister en dehors de telle ou telle partie déterminée, mais il ne peut subsister en l'absence de toute partie. En d'autres termes, il y a une relation de dépendance générique, non-rigide, des indivisibles à l'égard des parties du continu. Cette dépendance générique permet ainsi d'éviter la conséquence selon laquelle le continu serait *in fine* constitué exclusivement d'indivisibles[24].

---

[22] Plus précisément *x* dépend rigidement de *y* si et seulement si nécessairement, *x* existe seulement si *y* existe ; *x* dépend génériquement d'un *F* si et seulement si, nécessairement*, x* existe seulement s'il y a un *F.* Sur cette distinction, voir K. KOSLICKI, *Form, Matter, Substance*, Oxford New York, Oxford University Press, 2018, pp. 141-142.

[23] Suárez admet que pour n'importe quelle paire d'indivisibles, il existe un indivisible entre eux. Cela correspond à un infini syncatégorématique. Cependant, il rejette l'idée que cette infinité d'indivisibles forme une collection infinie. Son argument n'est pas très clair ici. Il semble rejeter la possibilité d'une collection infinie au motif qu'elle serait une grandeur actuellement infinie (*cf.* DM XL.5.43). Il paraît toutefois parfois plutôt contester l'idée que cette collection infinie forme un véritable tout (DM XL.5.47). Il rejette donc plutôt l'idée qu'une infinité d'indivisibles (par exemple des points contenus dans une ligne) constitue un infini catégorématique.

[24] La position de Suárez est sur ce point très proche de celle de Brentano qui admet que chaque composant est une *conditio sine qua non* de l'autre. Pour une limite, il s'agit une dépendance générique (le cas de l'extrémité d'une ligne qui dépend d'une infinité de parties de la ligne, pas plus l'une que l'autre) ; une partie dépend strictement de ses limites. Voir F. BRENTANO, *Kategorienlehre*, éd. E. Kastil, Hamburg, Felix Meiner Verlag, 1981, pp. 65-66.

LE STATUT ONTOLOGIQUE DES INDIVISIBLES COMME *RES*

Il est indéniable que Suárez admet deux composants mutuellement dépendants l'un de l'autre. Il convient encor de déterminer le statut ontologique des indivisibles, autrement dit s'il s'agit de choses (*res*) ou de modes (*modi*). Cette distinction *res*/*modus* peut en effet être considérée comme la principale division de l'ontologie de Suárez. La catégorie de chose (*res*) comprend non seulement les substances, mais également les accidents réels, en particulier la quantité. Fondamentalement, une chose est n'importe quelle entité pourvue d'une essence propre. En revanche, les modes sont des déterminations de l'essence d'une chose[25]. Ce sont des entités rigidement dépendantes de leur sujet. Autrement dit, un mode est nécessairement le mode d'une chose déterminée et ne peut subsister sans cette chose[26]. L'inhérence d'un accident dans une substance est le paradigme d'un mode accidentel. Mais la catégorie de mode inclut également l'union de la matière avec la forme substantielle, ainsi que la localisation, la figure ou l'action[27].

Cela dit, un indivisible, par exemple la surface d'un corps, est-il un mode de la quantité ou bien une chose ? Si l'on suit la lettre du propos de Suárez, il semble que la surface et plus généralement les indivisibles sont des choses. En effet, dans sa critique des thèses divisibilistes, Suárez rejette la suggestion selon laquelle les parties d'un continu pourraient être rendues continues immédiatement par un mode d'union, sans recourir à des indivisibles réels (DM XL.5.24). Il rejette cette suggestion au motif que la continuation des parties doit avoir lieu dans un indivisible, sans quoi il y aurait un chevauchement des parties et diminution de l'extension totale (*cf. supra*). Un argument voisin est que les indivisibles et les parties de la quantité ont des natures incompatibles : les premiers sont précisément indivisibles tandis que les propriétés sont divisibles. Or un mode partage la nature de la chose qu'ils modifient. Donc le mode d'une partie divisible doit être lui-même divisible (DM XL.5.38). Un troisième argument provient de l'impossibilité qu'un unique mode puisse continuer plusieurs parties distinctes (DM XL.5.36). Nous avons vu qu'un continu est défini par le fait que ses parties sont jointes par une seule limite commune. Ces parties sont réellement distinctes entre elles. Or les modes de choses réellement distinctes sont eux-mêmes réellement distincts. Donc si les indivisibles étaient des modes, il n'y aurait pas de limite continuative commune.

Ces arguments en faveur d'une interprétation des indivisibles comme *res*, ne sont toutefois peut-être pas décisifs. Ainsi Tad Schmaltz, tout en reconnaissant que les indivisibles sont officiellement des choses, a récemment soutenu que la théorie de Suárez gagne en cohérence si l'on considère les indivisibles comme des modes. D'après lui, l'argument tiré des propriétés incompatibles n'est pas concluant dans la mesure où les indivisibles sont des composants de grandeurs divisibles. La conclusion de l'argument tiré de l'unicité de l'indivisible liant deux parties d'un continu peut quant à elle être évitée si l'on considère que l'indivisible continuatif (par ex. la surface unissant deux hémisphères) est un mode du tout

[25] DM VII.1.17 : « [S]uppono in rebus creatis, praeter entitates earum quasi substantiales vel radicales (ut ita dicam), inveniri quosdam modos reales, qui et sunt aliquid positivum et afficiunt ipsas entitates per seipsos dando illis aliquid quod est extra essentiam totam, ut individuam et existentem in rerum natura ».

[26] Voir DM VII.1.19 et VII.2.8.

[27] Les modes dépendent rigidement des choses qu'ils modifient. En retour les choses ne sont pas complètement indépendantes des modes dans la mesure où une substance ne peut jamais exister en dehors de tout mode, par exemple un corps doit avoir une localisation, mais pas telle ou telle localisation déterminée. Il s'agit ainsi d'une dépendance générique. Sur la notion de mode, voir S. MENN, « Suárez, Nominalism, and Modes », in *Hispanic Philosophy in the Age of Discovery*, éd. K. White, Washington D.C., The Catholic University of America Press, 1995, pp. 226-256 ; PASNAU *Metaphysical Themes*, p. 246*sq.* ; SCHMALTZ, *The Metaphysics of the Material World*, pp. 47-63 ; J.-P. Anfray, *A Jesuit Debate about the Modes of union: Francisco Suárez vs. Pedro Hurtado de Mendoza*, « American Catholic Philosophical Quarterly », XCIII, 2019, 2, pp. 309-334.

continu plutôt que de ses parties[28]. Le principal avantage de l'interprétation modale est qu'il permet de résoudre un problème que rencontre la théorie de Suárez lors de la division d'un continu. Dans la mesure où deux parties d'un continu sont continuées par un unique indivisible, leur séparation doit entraîner l'apparition d'au moins un nouvel indivisible, afin que chaque partie dispose de sa propre limite

> Car si les parties de la matière sont unies par leurs termes substantiels quand elles sont divisées par disjonction, il est nécessaire que le terme par lequel ces parties étaient unies soit détruit, parce qu'il ne peut pas demeurer tout entier dans les deux parties et il n'y a pas de raison non plus pour laquelle il demeurerait dans l'une plutôt que dans l'autre. Ensuite ces parties divisées demeurent intrinsèquement limitées substantiellement tout comme les parties de la quantité dans leur ordre. Donc il est nécessaire que surgissent subitement des limites substantielles, tout comme des limites quantitatives. Mais de quelle façon ces limites adviennent, c'est difficile à expliquer. Car admettre ici une création ou une annihilation n'est pas philosophique. Et ainsi, il semble qu'il faille dire que ces indivisibles limitatifs matériels adviennent comme des résultants des parties elles-mêmes de la matière[29].

Ainsi, Suárez exclut à la fois qu'un indivisible se divise en deux indivisibles distincts et que l'une des deux parties demeure ouverte, sans limite intrinsèque. Il doit donc admettre que la division d'un continu entraîne la destruction de l'indivisible continuatif initial et l'apparition de deux indivisibles limitatifs[30]. Toutefois il n'admet pas que cette apparition consiste dans la création de nouvelles entités. C'est pourquoi il caractérise ce processus comme une *resultantia* à partir des parties de la quantité. Cette relation de conséquence naturelle ne peut se comprendre comme une causalité efficiente, dans la mesure où la quantité – comme la matière – est intrinsèquement passive[31]. Or la production nécessaire d'une chose à partir d'une entité passive est tout à fait mystérieuse. *A contrario*, un corps en mouvement acquiert et perd successivement des localisations (*ubi*) différents sans que cela implique la création et la destruction d'entités réelles, parce que ces localisations sont des modes du corps. Dès lors, poursuit Schmaltz, il aurait été plus cohérent et plus simple de traiter les indivisibles comme des modes[32].

Cette interprétation ne repose pas seulement sur une reconstruction théorique. Ainsi dans la *Dispute* XL, Suárez envisage la thèse selon laquelle le point est une « entité diminuée » (*deminutam entitatem*, DM XL.5.46) unie immédiatement aux parties en tant que mode. Il la considère comme une *opinio probabilis*, tout en jugeant *probabilior* la thèse selon laquelle les indivisibles sont des *res*. Surtout, un passage de la dispute VII semble accréditer cette interprétation modale :

> Si on dit cela d'un tout et de parties intégrales, il est vrai en ce sens qu'il y a un certain mode relatif à la quantité. Car une même portion d'eau par exemple, si elle limitée par soi et séparée d'autres, on dit qu'elle

[28] T. SCHMALTZ, *The Metaphysics of Surfaces in Suárez and Descartes*, « Philosophers' Imprint », XIX, 2019, 8, pp. 1-20.

[29] DM XL.5.56 : « nam si partes materiae uniuntur suis terminis substantialibus quando per disiunctionem dividuntur, necesse est ut terminus quo illae partes uniebantur, destruatur, quia nec potest in utraque parte totus manere, neque etiam est cur maneat in una potius quam in alia. Deinde partes illae divisae manent intrinsece terminatae substantialiter sicut partes quantitatis in suo ordine; ergo necesse est ut de novo insurgant substantiales termini, sicut et quantitativi. Quomodo autem fiant illi termini, difficile est ad explicandum; nam admittere ibi creationem aliquam, vel annihilationem, non est philosophicum. Et ideo dicendum videtur illa indivisibilia terminantia materialia fieri per resultantiam ab ipsis partibus materiae »

[30] Le processus inverse entraîne une conséquence symétrique : dans la fusion de deux parties distinctes, il doit y avoir une destruction de deux indivisibles limitatifs et apparition d'un indivisible continuatif.

[31] DM XL.5.57 ; sur la passivité de la matière, *cf.* DM XVIII.4.3 ; Suárez rattache également cette production à l'action de conservation divine, ce qui le conduit à suggérer une co-création, qu'il rejette cependant comme une manière incorrecte de rendre compte de la résultance. Il explique que cette *naturalis resultantia* comme une sorte de « consécution métaphysique » (DM XVIII.3.10) ou d'émanation sans causalité efficiente (DM XVIII.3.8).

[32] SCHMALTZ, *The Metaphysics of Surfaces*, p. 9.

> est un être complet ou total ; mais si elle est continue avec d'autres, on dit qu'elle est un être partiel ou incomplet, lequel mode consiste seulement dans une union ou limitation différente[33].

Une même chose, par exemple une goutte d'eau, peut être considérée comme un être complet en tant qu'elle est séparée, ou un être incomplet ou « partiel » en tant qu'elle est une partie d'une plus grande quantité d'eau. Ce changement de statut constitue un changement modal pour l'eau qui consiste dans le fait que la goutte d'eau qui est séparée du reste d'une quantité d'eau acquiert des limites propres, c'est-à-dire une surface extérieure propre. Lorsqu'elle était unie avec d'autres dans une plus grande quantité continue, elle avait un mode distinct, une surface continuative. Le fait d'être « terminée » ou bien au contraire « unie » correspondent à des modes de la goutte d'eau.

Cependant, il faut souligner que Suárez n'écrit pas que la surface limitative elle-même est un mode. Ces modes sont au contraire des conséquences de la présence d'un indivisible dans la goutte, en l'occurrence d'une surface extérieure. Un passage comme celui-ci ne s'écarte donc pas de la théorie des indivisibles comme *res* défendue dans la section 5 de la dispute XL.

L'interprétation modale des indivisibles chez Suárez se heurte en outre à la manière dont sa théorie a été reçue par ses contemporains. Ainsi, dans les débats sur la composition du continu au sein de la Compagnie de Jésus, la théorie modale des indivisibles est rapportée à Hurtado de Mendoza, tandis que Suárez apparaît comme le représentant d'une théorie réaliste[34]. Outre ces arguments textuels et historiques, on peut encore opposer un argument systématique à l'encontre de l'interprétation modale des indivisibles. Les indivisibles de quantité ont pour sujet un indivisible substantiel. La matière est une substance incomplète qui possède par elle-même des parties divisibles à l'infini. L'accident de la quantité leur confère une extension spatiale, autrement dit garantit le caractère *partes extra partes* de la matière. Ainsi la matière quantifiée forme un continu qui requiert des indivisibles garantissant la continuité de ses parties, redoublant ainsi la structure du continu quantitatif :

> [L]es parties d'une substance sont aussi vraiment et réellement unies entre elles que les parties du corps de la quantité. Or elles ne sont pas unies immédiatement par la quantité, comme je l'ai prouvé plus haut. Donc elles sont unies par quelque chose de substantiel qui correspond proportionnellement à la surface par laquelle sont unies les parties de la quantité. Donc ce sera quelque chose d'indivisible capable d'être le sujet proportionné de la surface quantitative[35].

Suárez en déduit que les indivisibles de quantité ont pour sujet des indivisibles substantiels (*indivisibilia substantiae*, DM XL.5.55). Dans la mesure où aucun mode n'est le sujet d'un autre mode pour Suárez, les indivisibles substantiels ne peuvent donc être que des choses, non des modes[36].

---

[33] DM VII.1.19. [S]i haec dicantur de toto et partibus integralibus, sic verum est esse modum quemdam ad quantitatem pertinentem; eadem enim portio aquae, verbi gratia, si per se terminata sit et seiuncta ab aliis, dicitur ens completum seu totale; si vero sit aliis continua, dicitur ens partiale vel incompletum, qui modus solum consistit in diversa unione vel terminatione.

[34] Voir la présentation des théories dualistes dans RODRIGO DE ARRIAGA, *Cursus Philosophicus*, Physica, disp. XVI, sec. 2, n. 20, Anvers, 1632 p. 460b : « quidam ea puncta ponunt inter partem et partem ; alii vero solum ea ut uniones admittunt » et *ibid.* sec. 5, n. 44, p. 463b : « aliunde vero ut a difficultatibus, quae contra ipsa [puncta] fieri possunt, libararentur, solum ea puncta ut modos unionis admisere, inter quos est Hurtadus Disput. 15, sect. 3 » ; PEDRO HURTADO DE MENDOZA, *Universa Philosophia*, Physica, disp. XV, sec. 3, n. 47, Lyon, 1624, p. 337a : « indivisibilia esse actuales uniones, aut terminationes partium ». Les surfaces ne sont pas des espèces de la matière, mais *modos substantiales* (*ibid*. n. 46).

[35] DM XL.5.50 : « partes substantiae sunt inter se tam vere ac realiter unitae, sicut partes corporis quantitatis; non uniuntur autem immediate per quantitatem, ut supra probavi; ergo uniuntur per aliquid substantiale, quod proportionaliter respondet superficiei qua uniuntur partes quantitatis; ergo illud erit aliquid indivisibile quod possit esse proportionatum subiectum superficiei quantitativae ».

[36] Un autre argument systématique contre la conception modale des indivisibles tient au fait que les parties dépendent rigidement des indivisibles. Or les parties sont des choses et une chose ne peut dépendre de modes.

Il apparaît ainsi que non seulement Suárez traite les indivisibles comme des choses, mais qu'il avait en outre de bonnes raisons de le faire. Les indivisibles sont des choses et non des mode, mais ce sont de choses dépendantes. Pour étrange que la catégorie de chose dépendante puisse sembler, elle ne contrevient cependant pas à la théorie des distinctions de Suárez. Pour ce dernier en effet, la dépendance ontologique ne suffit pas dans l'absolu à établir une distinction modale plutôt qu'une distinction réelle. Ainsi la matière ne peut exister sans forme, sans être pour autant le mode d'une forme. La dépendance de la matière envers une forme est générique. Mais même la dépendance stricte d'une chose envers une autre n'implique pas nécessairement que la première soit un mode de la seconde. Ainsi, les substances créées dépendent rigidement de Dieu et sont inséparables de lui, sans être des modes de Dieu pour autant (DM VII.2.25). Dans le cas du continu, bien que les parties divisibles dépendent rigidement des indivisibles, il faut conclure qu'elles ne sont pas de simples modes des indivisibles.

CONTACT, COHESION ET ASSISTANCE : LA COHERENCE DE LA POSITION DE SUAREZ EN QUESTION

Le second problème concerne la cohérence interne de la théorie de Suárez. L'existence des indivisibles est requise afin de rendre compte de la continuité et du contact. Sans indivisibles, aucune étendue ne pourrait être continue et le contact entre deux objets serait impossible. Or il paraît contredire ce point dans deux cas. D'une part, le contact peut avoir lieu entre deux entités sans qu'il y ait coïncidence de deux indivisibles. D'autre part l'union d'un indivisible avec une partie divisible semble être une forme de contact immédiat qui ne repose pas non plus sur la coïncidence d'indivisibles. Dans un cas comme dans l'autre, Suárez paraît accepter comme les divisibilistes, un contact négatif, qui équivaut à l'absence de distance sans coïncidence des limites[37]. Dès lors pourquoi ne pas se passer des indivisibles ?

Suárez discute ces deux difficultés tour à tour. La première concerne les continus par accident, ou dérivés, c'est-à-dire les continus autres que la quantité. L'exemple paradigmatique est un continu qualitatif comme une surface continue bicolore, moitié blanche et moitié noire. Comme continu quantitatif, les deux moitiés de cette surface continue sont unies par une seule ligne continuative. Du point de vue du continu qualitatif, les deux surfaces colorées semblent au contraire être contiguës. D'après la théorie de Suárez, leurs limites devraient coïncider. Dans ce cas, une même ligne – la ligne continuative de la surface quantitative – serait le sujet de deux indivisibles contraires – une ligne blanche et une autre noire – ce qui paraît impliquer contradiction (DM XL.5.58). Suárez répond à cet argument en concédant que la ligne continuative des deux demi-surfaces est en réalité le sujet d'une unique couleur et non de la couleur opposée :

> Il faut donc dire que, de ces deux qualités, l'une est limitée intrinsèquement, l'autre extrinsèquement. Ainsi la limite d'une qualité, par exemple de la blancheur, sera inhérente à la limite continuant la surface intrinsèquement, tandis que l'autre qualité n'y aura pas de limite propre, mais atteint cet endroit de façon seulement extrinsèque[38].

Les deux couleurs ne peuvent être toutes deux inhérentes à la ligne continuative. Celle-ci doit ainsi instancier par exemple le noir. On dira alors que la surface noire est limitée intrinsèquement de ce côté, tandis que la surface blanche est « limitée extrinsèquement ». Une surface est limitée extrinsèquement si elle est limitée sans posséder une ligne ultime. Cette surface est un objet ouvert ou du moins semi-ouvert. La surface blanche touche la surface noire

[37] Le contact négatif est défini en DM XL.5.18 : « quatenus enim non distant, dicuntur [i.e. planum et sphaeram] se tangere negative, quia in nulla re positiva se tangunt ».

[38] DM XL.5.65 : « Dicendum est ergo, ex illis duabus qualitatibus alteram terminari intrinsece, alteram vero extrinsece, unde in illo termino continuante superficiem intrinsece inhaerebit terminus unius qualitatis, albedinis, verbi gratia. Altera vero qualitas nullum habebit ibi proprium terminum, sed extrinsece tantum illuc attinget ».

sans posséder une limite propre[39]. Le problème est qu'il n'y a pas de raison suffisante d'affirmer que telle couleur, par exemple le blanc plutôt que le noir, inhère dans la ligne.

Suárez répond que la couleur de la ligne est déterminée par la cause efficiente de cette couleur, plus précisément par l'extension de l'action des agents qui produisent chacun une couleur sur la surface. Il faut concevoir une confrontation des sphères d'activité des agents respectifs produisant des effets opposés : l'action de l'agent le moins puissant est limitée de l'extérieur par le plus puissant des deux en sorte que son effet possède une limite intrinsèque[40]. Par exemple, si la cause du blanc est moins puissante que la cause du noir, la ligne de démarcation des deux couleurs sera blanche, et il n'y aura pas de ligne noire ultime. La conclusion est que les deux parties colorées d'une surface, dont l'une est fermée et l'autre ouverte (ou semi-ouverte), ne sont ni continues ni, à proprement parler, contiguës, ou en contact : « on peut dire qu'elles ont une cohésion ou une succession immédiate, l'une après l'autre »[41]. Si le recours à des considérations causales permet ainsi d'éviter l'objection d'arbitraire, ce modèle présente de réelles faiblesses théoriques. En premier lieu, il n'est pas généralisable et il ne dit rien de ce qui se produit si l'on a affaire à deux agents égaux. Faudrait-il conclure que dans ce cas la ligne de démarcation n'aurait aucune couleur, ou au contraire qu'elle instancierait les deux couleurs ? Plus largement, cette réponse ne permet pas de résoudre le problème du contact des surfaces colorées en termes purement méréotopologiques mais doit recourir à des pouvoirs causaux pour rendre compte de celui-ci.

En dépit des faiblesses de ce modèle, l'essentiel pour Suárez est qu'il ne peut être généralisé à n'importe quel continu mais ne vaut que pour un continu par accident, dérivé, comme une surface bicolore ou n'importe quel continu qualitatif. Au contraire, dans un continu par soi tel que le continu quantitatif, deux partis divisibles sont toujours intrinsèquement limitées (DM XL.5.66). Ainsi le recours à un contact négatif ne peut être extrapolé au-delà des continus par accident.

Mais la théorie de Suárez reste confrontée au problème de la relation entre un indivisible et la partie divisible, par exemple entre la surface extérieure d'un corps et son intérieur. Une partie et un indivisible doivent être étroitement unis et cependant il ne peut y avoir ni continuité ni contact entre eux, sans quoi l'indivisible aurait des parties ou bien il ne serait en contact qu'avec une partie indivisible (DM XL.5.6). Là encore, Suárez répond en rejetant l'idée selon laquelle une surface et un corps, ou n'importe quel indivisible avec une partie divisible, sont à proprement parler en contact :

> Donc un point unit les parties d'une ligne indivisiblement, en s'unissant tout entier à chacune, sans adhérer déterminément à une partie divisible tout entière, mais en assistant quasi intimement chacune[42].

---

[39] La solution de Suárez diffère ici de celle de Brentano. Pour ce dernier, si une surface bleue touche une surface rouge, il y a coïncidence d'une ligne bleue et d'une ligne rouge, mais ces deux lignes ont une *plerosis* différente. La « plérose » (*Plerosis* du grec πλήρωσις, littéralement « remplissage ») correspond aux différences de direction dans lesquelles une frontière délimite un continu limité. Tant que les frontières de couleurs différentes limitent des surfaces distinctes, ces frontières ont une plérose incomplète, leur coïncidence ne viole ni l'impénétrabilité des surfaces, ni l'incompatibilité des couleurs. Voir F. BRENTANO, *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, éd. A. Kastil, Hambourg, Felix Meiner Verlag, 1976, p. 51-52 : « Wenn eine rote und eine blaue Fläche aneinanderstoßen, so koinzidieren eine rote und eine blaue Linie anderer und anderer Plerose ». Pour la definition de la plérose, voir *ibid*. p. 11.

[40] Voir DM XL.5.65. La sphère d'activité d'un agent est avec la détermination de l'effet l'un des deux paramètres par lequel se mesure sa force (*virtus*). Voir DM XVIII.8 *passim* et D. Des Chene, *Suárez on Propinquity and the Efficient Cause*, in *The Philosophy of Francisco Suárez*, éd. B. Hill et H. Lagerlund, New York-Oxford, Oxford University Press, pp. 89-100.

[41] DM XL.5.66 : « sed dici possunt immediate cohaerentes, vel succedentes, una post aliam ».

[42] DM XL.5.67 : « Unit ergo punctum partes lineae indivisibiliter sese totum uniens utrique, non adhaerens toti alicui parti divisibili determinate, sed quasi intime assistendo utrique parti ».

Suárez oppose ici une « adhérence » d'un point à une partie déterminée d'une ligne à une « assistance » à n'importe quelle partie indéterminée de cette ligne et refuse la première au profit de la seconde pour rendre compte de l'union d'un indivisible à une partie. L'adhérence à une partie déterminée peut se comprendre de la manière suivante. Supposons une ligne *AB* et une partie *AC* de cette ligne, aussi petite soit-elle : *A* serait en contact avec *AC* prise comme un tout, à l'exclusion des autres parties de la ligne *AB*. Cette explication se heurterait à l'objection selon laquelle le point serait étendu ou la partie indivisible. Au contraire, l'assistance intime que défend Suárez se comprend ainsi : pour n'importe quelle division de la ligne *AB*, obtenue par dichotomie, *A* est une limite intrinsèque de cette partie. Formellement, l'assistance d'un indivisible correspond à une classe de lignes convergeant vers cet objet. Formellement cela ressemble à la méthode d'abstraction extensive de Whitehead par laquelle ce dernier construit les limites. Mais il y a une diffférnce entre les deux approches, car pour Suárez, la limite est un véritable objet, une *res*, et non une construction logique[43].

CONCLUSION

La doctrine défendue par Suárez est ainsi une théorie relativement complexe qui parvient à rendre compte des rapports entre parties divisibles et indivisibles en s'appuyant sur une dépendance réciproque. Celle-ci n'introduit pas une circularité vicieuse, dans la mesure où le genre de relation de dépendance mobilisé n'est pas le même dans les deux cas : stricte pour la dépendance des parties envers les indivisibles ; générique pour la dépendance des indivisibles envers les parties.

Cette doctrine contient en outre les ressources permettant de résoudre les deux problèmes de cohérence que nous avons rapportés, au prix certes d'une multiplication des relations fondamentales. En plus du contact par co-localisation des limites, il admet en effet une relation de succession immédiate, pour rendre compte du contact dans les continus accidentels, et encore une autre relation « d'assistance intime », afin de rendre raison du rapport entre un indivisible et la partie divisible en tant qu'ils sont des composants distincts (*praecise*) d'un corps continu. Cette multiplication des relations *sui generis* apparaît comme autant d'explications *ad hoc* et représente un coût théorique important. Mais la principale difficulté à laquelle conduit cette doctrine est qu'elle implique la création et l'annihilation d'indivisibles chaque fois qu'un objet continu est divisé ou que deux objets discrets fusionnent. Comparée à cette théorie, une doctrine dualiste comme de Brentano paraît plus économique et, à ce titre, plus convaincante. Selon Brentano en effet, deux parties sont continues non parce qu'elles n'ont qu'une seule limite, mais parce que leurs limites propres coïncident. Chaque partie possède ses propres limites et celles-ci ne disparaissent pas lorsque ces parties forment un continu. Toutefois, là où la théorie de Brentano ne reconnaît qu'une seule forme de contact qui ne permet pas de distinguer d'elle-même les objets reliés, la doctrine suarézienne permet de maintenir la distinction intrinsèque entre continuité et contiguïté et ainsi de justifier l'unité par soi spécifique aux continus.

[43] Sur la méthode d'abstraction extensive et la construction des indivisibles à partir de classes d'objets convergents, voir A. N. WHITEHEAD, *La théorie relationniste de l'espace*, « Revue de métaphysique et de morale » XXIII, 1916, pp. 423-454 ; pour une brève présentation, ZIMMERMAN, *Indivisible Parts and Extended Objects*, pp. 161-163.